

## Du public, quelques belles ventes et des promesses : Paris + par Art Basel résiste aux tragédies du monde



La foire d'art moderne et contemporain Paris + par Art Basel, au Grand Palais Éphémère, sur le Champ-de-Mars. Courtesy of Paris+ par Art Basel

**DÉCRYPTAGE** - La seconde édition de la foire suisse démontre l'attractivité grandissante de la place de Paris dans le marché mondial de l'art contemporain.

Clap de fin pour Paris + par Art Basel, après une semaine d'immersion intense aux quatre coins de la capitale. Comme si le monde de l'art s'était renfermé dans sa bulle, pour ne pas se laisser atteindre par les tragédies du monde. Le retour à la réalité a été plus difficile, avec un net repli du montant total des transactions, selon les pronostiqueurs. Derrière les records de certaines ventes se cache un marché tendu, fébrile, exigeant et, de ce fait, qui n'est plus disposé à dépenser pour tout et n'importe quoi !

### La lettre d'info Culture et Loisirs Newsletter

Du lundi au vendredi

Recevez chaque jour l'actualité culturelle : cinéma, musique, littérature, expositions, théâtre...

S'INSCRIRE

À 19 heures, dimanche, sonnait la fermeture. Et le ballet des camions était déjà en place, devant l'École militaire, pour charger les oeuvres, après le démontage des stands. Jusqu'à la dernière minute, les irréductibles ont arpenté les allées du

Grand Palais Éphémère, de peur d'avoir raté la bonne affaire, comme le duo d'architectes Christian et Elisabeth de Portzamparc, amateurs discrets et oh combien curieux. D'autres, pour y prendre le pouls de cette deuxième édition de la grande foire d'art moderne et contemporain suisse qui a dû faire face à un contexte géopolitique et économique particulièrement tendu.

À l'heure des bilans, le point le plus positif est que Paris a définitivement reconquis sa place de capitale européenne de l'art. Elle a pris nettement le pas sur Londres, qui ne se remet pas du Brexit. Nombre d'Américains ont d'ailleurs fait l'impasse sur la Frieze Art Fair et Frieze Master, la semaine précédente, pour se rendre directement à Paris. De Washington à New York, Los Angeles et Chicago, ils sont venus en force. Si l'on a pu noter des défections de collectionneurs privés, refroidis par les répercussions sur l'Occident de la guerre entre Israël et le Hamas, les institutions et leurs puissants trustees d'outre-Atlantique étaient bien là. Tout comme les représentants de 170 autres musées de maints pays.

Les Asiatiques - beaucoup de Coréens rodés à l'art depuis que la Frieze Art Fair s'est installée à Séoul, dans le sillage de galeries comme Perrotin ou Thaddaeus Ropac-, étaient là aussi. Pour acheter. Le musée de Busan a acquis chez Chantal Crousel une toile de Mimosa Echard, *Love stream*, 2023, entre 40.000 et 60.000 euros et un privé coréen, chez Loevenbruck, *Les Cendres de Prométhée*, 2023, de Philippe Mayaux, entre 50.000 et 70.000 euros. Ils ont renforcé le peloton des Européens et, bien sûr, des Français, particulièrement actifs cette année pour soutenir leurs artistes longtemps sous-cotés par rapport aux internationaux.



Jean Hélion,  
*Homme assis*

, huile sur toile de 1947, affichait un point rouge, signe qu'il a été vendu par à la

galerie Applicat-Prazan Photo B de R/ Le Figaro

« Nous avons senti un réel intérêt autour du mouvement français qui confirme son retour au premier plan de la scène internationale », estime-t-on à la galerie Ceysson Bénétière, qui a cédé un Louis Cane, *Papiers découpés* de 1966, pour 90.000 euros à une collection française. Le choix de la fondation du Genevois Jean-Claude Gandur, qui a choisi la France pour accueillir [sa collection](#), s'est porté sur un *Châssis*, de Daniel Dezeuze, de la même année.

Pour fêter les 30 ans de sa galerie, Applicat-Prazan a remis à l'honneur le Français Jean Hélon (son oeuvre d'avant 1953), en vue de sa rétrospective de mars à août 2021, au Centre Pompidou. Il a vendu plusieurs toiles figuratives, mais pas encore la *Composition constructiviste* de 1930-1931. Elle avait été montrée par la galerie Le Minotaure, l'an dernier à Paris +, à un prix proposé de 700.000 euros, passé aujourd'hui à 1,3 million d'euros.

L'organisation d'Art Basel annonce près de 38.000 visiteurs cette année. Un chiffre bien réel, à la différence de ce qui se passe ailleurs dans le monde : chaque visiteur n'a été comptabilisé qu'une seule fois, même s'il est venu à plusieurs reprises durant la foire. Expérience faite pour certains, le pass était cependant assez facilement cessible, les contrôles étant plus regardants sur la sécurité.

À l'heure de Vigipirate à son plus haut niveau, Art Basel a tout fait pour rassurer. À l'intérieur, avec des patrouilles dans l'écrin de Jean-Michel Wilmotte. Comme à l'extérieur, en posant notamment des blocs anti-voitures béliers devant l'entrée. « On a proposé à certaines galeries une sécurité renforcée. Aucune n'a dit oui, jugeant notre protocole suffisant », a confirmé, réjoui, Clément Delepine, directeur artistique de la foire. Et ce malgré le communiqué du directeur général d'Art Basel, Noah Horowitz, envoyé aux marchands comme aux visiteurs quelques jours avant l'ouverture, pour souligner la gravité de la crise au Moyen-Orient.

L'ambitieux programme culturel à l'échelle de la ville a beaucoup contribué à cette affluence, même si elle se révèle légèrement en baisse par rapport à l'an passé (40.000 personnes annoncées). Un effet du prix du ticket d'entrée prohibitif, fixé à 40 euros ? Le tarif choisi prouve, comme pour Art Basel à Bâle (82.000 visiteurs en 2023), que la direction de Paris + par Art Basel ne vise pas les amateurs lambda et privilégie les collectionneurs au fort potentiel d'achat. S'il fallait encore s'en convaincre, le déroulé retenu le démontre : le quidam n'a pu accéder à la foire qu'après deux journées VIP (contre une l'année dernière), elles-mêmes strictement organisées en fonction l'importance des invités.

Reste que les expositions proposées durant Paris + ont été éblouissantes. On ne savait plus où donner de la tête, de Rothko, à la Fondation Vuitton, à de Staël, au Musée d'art moderne de Paris. De Picasso à Beaubourg (malheureusement fermé pour cause de grève) à Antony Gormley, au Musée Rodin. Jusqu'à la spectaculaire confrontation Daniel Buren, Michelangelo Pistoletto, au Palais d'Iéna, et à la rétrospective de l'Américain Mike Kelly à tous les étages de la Bourse de Commerce et dans un cercle au centre de celui en béton de Tadao Ando, sous la coupole de verre.

Il y avait beaucoup à voir aussi - trop !- dans l'espace public : de la place Vendôme avec la sculpture géante *Wave* en aluminium du Suisse Urs Fischer de la galerie Gagosian, au jardin des Tuileries avec *La Cinquième saison* de la commissaire Annabelle Ténèze, nouvelle directrice Louvre-Lens. Souvent à petite échelle, la vingtaine d'oeuvres campées au pied du Louvre n'a pas réussi à convaincre.

Pour les insatiables, encore, les foires parallèles étaient une étape incontournable. Du design Miami qui a fait son arrivée dans les ors XVIIIe de l'hôtel des Pozzo Di Borgo racheté par l'Etat du Gabon, rue de l'Université (7e), à Asia Now, à la prestigieuse Monnaie de Paris, jusqu'à Paris Internationale, dans un ancien central téléphonique du Faubourg Poissonnière, où l'opération «A drawing for Morocco» (achat d'un dessin d'artiste anonyme à 800 euros pour soutenir les victimes du tremblement de terre) a fait un malheur, dans un parterre de galeries et d'oeuvres inégales. Il y avait aussi beaucoup à acheter

dans les salles de ventes qui ont enregistré des produits jamais atteints auparavant à Paris : 121 millions d'euros pour Christie's, en une seule semaine !



L'escalier d'honneur de la foire Asia Now à la Monnaie de Paris Photos B de R/ Le Figaro

La deuxième édition de Paris+ par Art Basel éclaire une nouvelle fois la montée en puissance de la capitale en tant que place forte du marché de l'art mondial. Preuve de son attractivité ? Les plus grandes galeries internationales y ont toutes ouvert des succursales, de Gagosian à David Zwirner, de Skarstedt à White Cube. Tendance qui s'est encore renforcée depuis le Brexit. Dernière en date, la puissante enseigne suisse Hauser & Wirth dont l'inauguration, à la veille de la foire, dans les anciens locaux d'Europe 1, au 26 bis, rue François-1er, a attiré les foules.

La galerie du couple Iwan et Manuela Wirth a fait «sold out» avec Henry Taylor, 65 ans, le peintre de l'identité noire américaine et sa série de toiles réalisées pendant sa résidence d'été à Paris (de 300.000 à 800.000 euros). Même frénésie sur son stand à Paris + où tout l'accrochage a été changé, hormis le cylindre bleu cobalt de l'Américaine Roni Horn, vendu 1,5 million de dollars à un musée chinois qui n'a pu être déplacé en raison de son poids. Grâce à la force de frappe de ses équipes (16 antennes dans le monde, 400 employés, 70 dans la force de vente), elle enregistre un score plus impressionnant encore qu'à Bâle en juin, avec des ventes dépassant le million de dollars pour des toiles de George Condo (2,3 M\$) ou Marc Bradford (1,8M\$), toutes deux fraîchement peintes en 2023.



Le stand de la galerie Hauser & Wirth qui a, à l'issue du premier jour, a changé son accrochage hormis le cylindre bleu cobalt de l'Américaine Roni Horn, trop lourd à déplacer Photo B de R/Le Figaro

Les grosses enseignes ont affiché les plus importantes ventes avec les coqueluches du marché - des noms connus et sans risque ! - que tout le monde veut : l'artiste afro-américain de Los Angeles, 68 ans, Kerry James Marshall (6 millions de dollars chez David Zwirner), l'Anglais Jonas Wood, 46 ans, pour ses scènes d'intérieurs à la Hockney ou Matisse (1,4 million de dollars chez David Kordansky de Los Angeles et New York), la star de la Young British Artists génération Tracy Emin, 60 ans, pour ses nus érotiques (845.000 £ chez le Bruxellois Xavier Hufkens et 990.000 £, plus cher pour sa phrase choc écrite au pinceau, chez le Londonien White Cube). Ou encore l'Allemand Georg Baselitz, 85 ans, couronné au Centre Pompidou en 2021 et cette année avec deux toiles vendues à 1, 5 et 1,2 million d'euros chez Thaddaeus Ropac. Plus classique et indémodable, Léger, à 5 millions de dollars, chez Nahmad Contemporary Art.

Même si les 154 galeries (dont 61 possèdent un espace en France) n'ont pas toutes connu la même euphorie, on peut dire que cette deuxième édition est un succès dans le contexte actuel. « *Tous les gens que l'on espérait voir sont venus, des collectionneurs, aux grands musées et « advisors, avec une fièvre acheteuse plus ou moins fortes selon leur état d'esprit, compte tenu de la crise actuelle très anxiogène et les ventes devraient se concrétiser dans les semaines à venir*, a confié, à la fermeture de la foire, son directeur artistique Clément Delepine. « *Les Français ont soutenu en masse l'évènement par leurs acquisitions. Preuve en est le Martin Barré chez Matthew Marks de New York acheté par un important collectionneur de l'hexagone. Il y avait une vraie énergie dans les allées. Et même ceux qui ont moins vendu et disent que le climat était plus mou ne blâment pas la foire* », ajoute-t-il.

« *Les amateurs y sont venus pour oublier ce qui se passe à l'extérieur, respirer et voyager avec l'art, réfléchir à des questions plus abstraites. L'art reste un espace de liberté, une parade aux maux de la société. Il a pris le dessus dans une ambiance qui n'est pas à la fête. C'est encourageant pour les artistes et les galeries pour continuer à les soutenir*, explique le Parisien

Hervé Loevenbruck. Il clôture sa foire avec plusieurs ventes dont un grand Michel Parmentier, à bandes rouges, de 1968, cédé au fin connaisseur Français Hervé Lebrun (prix affiché de 500.000 euros). Cette toile libre est comparable à celle dans les collections de François Pinault et de Françoise et Jean-Philippe Billarant et des musées de Saint-Etienne, du Centre Pompidou et du MoMa de New York.



Le stand de la galerie Loevenbruck avec la toile libre, à raies rouges de 1968, par Michel Parmentier Photos Fabrice Gousset, courtesy Loevenbruck, Paris

Son voisin Michel Rhein confirme avoir fait l'une de ses meilleures foires. « *Un coup de chance peut-être*, dit-il, en toute modestie, après avoir vendu pour 45.000 euros son «tapis nature» de l'Italien Piero Gilardi, mort en 2023 et toutes les éditions en bronze *Haniwa* d'Edgar Sarin, jusqu'à 30 000 euros. Les affaires ont été moins bonnes pour les Parisiens Vallois qui ont tout de même vendu une compression d'automobile de César de 1998 (entre 400.000 et 500.000 euros) ou pour 1900-2000 dont le cabinet de curiosité d'art moderne était pourtant soigneusement choisi comme à son habitude.



Edition en bronze d'Edgar Sarin, sur le stand de la galerie parisienne Michel Rhein Photo B de R/ Le Figaro

Les ventes ont aussi été variables dans des galeries pourtant solides, avec tout de même quelques «sold out», ou presque, notamment pour Roberto Gil de Montes chez Kurimanzutto qui offrait un «one man show» de ce Mexicain de Los Angeles né en 1950 (entre 45.000\$ et 60.000 \$). Ou Sanam Khatibi, la Belge, née en 1979 à Téhéran, avec ses memento mori délicats, entre miniatures persanes et peinture flamande, dans une palette verte, à la galerie brésilienne Mendes Wood DM qui vient d'ouvrir son nouvel espace place des Vosges.

Après deux premières éditions sur le Champ-de-Mars, Paris + devrait prendre l'année prochaine possession de la nef du Grand Palais restauré, après quatre ans d'importants travaux. Y aura-t-il plus de galeries ? Clément Delepine ne peut encore répondre. Tout dépend des espaces qui seront alloués à la foire, pour propulser plus encore Paris + et faire monter d'un cran Paris.